

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 19

Artikel: Onna risarda
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les services publics pourront être aussi tous reliés entr'eux; mais, pour le moment, il n'y aura que les postes de police qui seront reliés au poste central de la Palud, et ce dernier avec la station centrale des téléphones; de sorte que ce sera aussi une excellente garantie pour les abonnés en cas d'incendie, de secours contre les voleurs, etc.

Tous les progrès ont des ennemis; beaucoup de propriétaires font les récalcitrants à l'égard de la pose des chevalets sur leurs toits: ils seront foudroyés dans leurs lits ou trembleront comme la feuille pendant les orages, disent-ils. Détrompez-vous, heureux propriétaires, cela vous servira, au contraire, de paratonnerre, puisque les deux extrémités du réseau sont reliées avec la terre, qui sert, du reste, de fil de retour. — Pour terminer, cher lecteur, permettez-moi de vous raconter une petite anecdote.

Un industriel lausannois a déjà relié son magasin avec sa fabrique; l'autre jour, voulant faire usage de son téléphone il appela son contre-maître. Après avoir sonné plusieurs fois inutilement, il reçut enfin la réponse à son appel, et dit :

« Jean, que fais-tu donc, pourquoi ne réponds-tu pas, tu as bu de l'eau-de-vie ?

— Mais non, Monsieur, je vous assure.

— Mais si, je le sens, je te dis.

— Oh! enfin, monsieur, rien qu'un petit verre, répond en tremblant le malheureux contre-maître. »

Et cette autre, arrivée à Zurich, il n'y a pas longtemps. — Un négociant très occupé reçoit à son bureau la visite d'un ami et l'invite à dîner.

« Prends le téléphone, lui dit-il, et dis à ma femme ceci : « Ma chère amie, mon ami B*** est là; je l'ai invité ; prépare-nous un joli dîner. » L'ami B*** obéit et reçoit de la femme, qui croyait parler à son mari, cette réponse : « Oui, mon cher, ce sera prêt; mais tu avais bien besoin d'inviter cette scie... » — Tableau.

Il ne faut pas croire, au reste, que tous les correspondants seront entendus à la station centrale. Chaque fois que deux abonnés voudront causer ensemble, l'un d'eux demandera à la dite station qu'elle le mette en communication avec l'autre, et alors ils causeront seuls.

La construction du téléphone sera achevée à Lausanne vers le milieu de juillet.

F. C.

Les sociétés françaises de la Suisse romande organisent, pour le 18 courant, une fête consacrée à la mémoire de F. Flocon, ancien membre du gouvernement provisoire. Le programme de cette journée, à laquelle prendront part plusieurs députés français, sera publié prochainement. Puis-sent nos populations s'associer de cœur à cette belle et digne manifestation.

Un marchand de bois de La Vallée, âgé de 73 ans, possesseur d'une belle fortune, travaillait encore chaque jour comme le plus pauvre ouvrier. Il était connu de tous par son extrême avarice;

aussi n'avait-il jamais voulu consentir à abandonner son commerce, tant il éprouvait de plaisir à augmenter le chiffre de ses économies. L'année dernière encore, il s'acheminait seul vers le Risoux, dans le but d'examiner d'avance et avec toute circonspection, des bois qui devaient être exposés prochainement en mise publique.

Après avoir circulé pendant quelque temps dans l'épaisse et sombre forêt, le pauvre vieux s'y égarait complètement. Sa famille ne le voyait pas rentrer, envoya plusieurs personnes à sa recherche. Toutes leurs perquisitions furent vaines, et ce n'est que deux jours après que des habitants d'un village voisin, ignorant ce qui s'était passé, le trouvèrent couché au bord d'un sentier, extenué, à bout de forces et presque sans connaissance. Ils le reconduisirent et le firent conduire à la maison. Sa santé en fut si fortement ébranlée qu'il ne se remit point. Peu de jours après, il succomba. Une de ses parentes voyant la maladie faire de rapides progrès, lui demanda l'autorisation de rétribuer quelque peu les personnes qui avaient passé un jour et une nuit à sa recherche, ainsi que celles qui l'avaient ramené chez lui. Le vieil avare réfléchit un instant, toussa, et, se tournant vers sa nièce, lui dit d'une voix presque éteinte :

Etiuta, Françoise, clliau que m'ont tzertzī ne m'ont pas trovā, et clliau que m'ont trovā ne mè tzertzivont pas, adan ne dāivo rein à nion. (Ceux qui m'ont cherché, ne m'ont pas trouvé, et ceux qui m'ont trouvé, ne me cherchaient pas, donc je ne dois rien à personne.)

L'avant-veille de la votation pour le Conseil communal de C***, une réunion avait lieu à l'auberge du village. Celui qui avait pris l'initiative de cette assemblée préparatoire et qui fit le discours d'ouverture, était un jeune homme plein de prétention, mais qui bientôt se troubla, embrouilla ses idées et finit par patauger de la façon la plus déplorable. Les assistants, mortellement ennuyés, baillaient à se décrocher la mâchoire. Tout à coup, dans un coin de la salle, un paysan impatienté s'écrie : *Dis vāi bllian bē, avant dē coumeinci, t'arāi bin fē dē mold ta reisse!*

(Dis voir, blanc-bec, avant de commencer, tu aurais bien fait d'aiguiser ta scie.)

Onna risarda.

Lo martsau dè B... avāi lo renom dè férè dāi détraux et dāi iāodzo n° 1. On étai su que lè z'utis que saillessont dè sa fordze étions bons; l'avāi lo chique po lè treimpā et après li on poivè teri la fiçalla, kâ sè z'ésès pojvont copâ lè niāo et mémameint lè clliou què sè trovāvont dein lo bou sein que lo tailleint aussè la pe petita bertse. Assebin on vegnāi du lo défrou lāi ein coumandā sein avāi poaire d'êtrè einguieusâ.

On dzo qu'on certain Miche étai z'u à B... po queri on hatson que l'avāi fé férè à cé martsau, laissà son tsai devant lo cabaret tandi que l'allavè à la fordze. L'uti étai tot prêt. L'apporté dein lo

tiécon dè son tsai et s'ein va bâire quartetta avoué lo martsau, tot ein lâi payeint cein que lâi déves-sâi. Mâ tandi que l'étiont à quartettâ, on lârro que verounâvè perquie, va âovri lo tiécon, accrotsé l'hatson et « ni vu, ni connu », lo vouauique lavi avoué. L'est bon. Quand Miche vâo remodâ et que remet lo lincou dein lo banc, min d'hatson. L'eut bio démandâ âi dzeins qu'étiont perquie se n'avoint nion vu fotemassi découtè son tsai. Nion n'avâi rein vu. L'hatson étai robâ. Miche, qu'étai on tot malin et on grand farceu, ne fâ ni ion, ni dou ; fâ redépliyi son tsévau et fâ criâ lo tambou. Sè pein-sâvè que cein ne servessâi dè rein dè sè cassâ la téta po on hatson et que faillâi essihi se n'a risarda lo porrâi pas férè reveni. Quand lo tambou est quie avoué sa tiêce, lâi bailliè po on litre, et lo fâ tabornâ pè lo veladzo et publiyi qu'on lâi avâi robâ dein son tsai on hatson tot batteint nâovo et que l'invitâvè lo lârro à lo rapportâ tot lo drâi, sein quiet li, Miche, allâvè sè vairè d'obedzi dè férè coumeint son père avâi z'âo z'u fé ein 1843, qu'on l'âi avâi assebin robâ oquîè su on tsai; mâ que regrettérâi d'êtrè d'obedzi d'in veni quie et que lo voleu dévessâi bravameint lâi rapportâ luti dè suite.

Ma fâi ellia publicachon fe bou n'effé. Lo lârro s'époâirâ ; kâ, qu'avâi fé lo père à Miche ein 1843 ? N'ein savâi rein, mâ faillâi mi ne pas s'esposâ à oquîè dè terriblio, coumeint cein ein avâi l'air ; et su lo coup, son bouébo reportâ l'hatson ein de-seint que l'avâi trovâ dein la regola, découtè la courtena âo syndico. Miche, tot conteint dè retrova luti, lo remet dein lo tiécon, fâ rapplyi, et coumeint montâvè su son tsai po s'ein allâ, lè dzeins que s'étiont attroupâ perquie quand l'uront oùu lo tambou et la publicachon, et qu'étiont destrâ intrigâ dè tot cein, lâi demandiront ein âovresseint dâi grands ge :

— Eh bin, ami Miche, qu'ariâ-vo fé s'on ne vo z'avâi pas rapportâ l'hatson ?

— Cein que y'aré fé ?

— Oï.

— Eh bin !... y'ein aré atsetâ on autre !...

Et traça âo galop ein riseint à sè teni lè coûtes, tandi que lè z'outro, tot bobets, lo vouâitivont parti ein sè deseint : T'einlèvâi po on guieux !

1

CATHERINE

NOUVELLE HISTORIQUE

— Oui, ma chère Catherine, tu es une charmante fille, bonne, caressante, spirituelle... trop, peut-être, pour ton âge et ta condition : tu préfères l'étude au travail manuel, et je vois avec peine cette ambition ; le travail de ton père et de ton frère Scavronski nous faisait vivre ; l'un est mort, l'autre... qui sait où il est ? Il nous a abandonnées pour courir le monde, et j'ai maintenant plus besoin de tes doigts que de ton esprit.

Marthe Rabbe répétait souvent cela à sa fille, alors bien jeune, mais sans pouvoir la corriger.

— Tu as raison, mère, répondait-elle, mais que veux-tu ! Toujours coudre ou filer, cela m'ennuie.

— Et quand tu auras faim et qu'il n'y aura rien sur la table, que feras-tu ? tu pleureras.

— Non, je chanterai la chanson livonienne :

« Dieu ne laisse jamais ses enfants au besoin », tu me l'as dit toi-même.

— C'est vrai, dit Marthe en souriant et en embrassant sa fille, Dieu est toujours là, mais il veut qu'on l'aide. Ecoute, il est peut-être un moyen d'arranger tout cela. Il y a peu de ressources dans notre village de Suède ; allons à Marienbourg, qui compte plus de cinq mille habitants ; j'y trouverai du travail et toi un oncle excellent, le sacristain de la paroisse, qui nous aidera de ses conseils et peut-être de sa bourse.

— Oh ! je le veux bien, dit vivement Catherine.

Le déménagement ne fut ni long ni coûteux. Nous les retrouvons quelques jours après dans cette petite ville de Prusse, où elles furent reçues à bras ouverts par le bon sacristain luthérien qui se mit en quatre pour leur trouver de l'ouvrage, mais, hélas ! ce n'était pas chose facile.

Au bout d'un certain temps, la dépense excéda tellement la recette, que la pauvre veuve elle-même ne voulut plus consentir à peser ainsi sur l'existence du sacristain, bien qu'il ne se plaignit pas. Ce fut elle qui en parla la première.

— Tu gagnes bien ce que tu absorbes, répondit celui-ci, mais je ne puis en dire autant de la petite : elle gagne peu et mange beaucoup.

— C'est, alors, que je vous gène, dit vivement Catherine. Eh bien, je m'en irai.

— Et où iras-tu, malheureuse enfant ?

— Ne vous mettez pas en peine.

— Oh ! je sais que tu as confiance en moi et que tu ne crains pas les aventures ; mais, écoute, je suis bon et j'ai une idée.

— Et laquelle, donc, dirent avec une curiosité bien naturelle les deux femmes.

— Voici : ce que je ne puis faire, M. Gluck le fera.

— Pas possible !

— Si fait bien : il est riche, lui, il n'est pas un pauvre sacristain comme moi, mais un ministre luthérien, un savant, et c'est son bonheur, à ce brave homme, de recevoir et d'instruire les enfants qui ont de l'intelligence...

— Oh ! ce n'est pas ce qui manque, à Catherine ! s'écria la mère avec un peu d'orgueil.

— Alors, c'est dit ; je vais lui parler, et s'il consent, Catherine ira chez lui, étudiera avec ses enfants, et toi, Marthe, tu me resteras. Ainsi, le budget pourra être équilibré, comme dit la gazette de Marienbourg.

Ce qui fut dit fut fait : quelques jours après, Catherine entrait chez le vieux ministre qui parut très satisfait de sa figure accorte et de sa conversation gaie et pétillante. Elle ne fut pas moins ravie de trouver là quelques jeunes compagnes avec lesquelles elle pouvait caquerter à son aise après les heures d'études.

Malheureusement, le digne pasteur avait un neveu, sous-officier prussien, qui avait trouvé chez lui une hospitalité hebdomadaire, et qui en usait peu avant d'y voir Catherine, mais quand il l'eut aperçue, tout changea : la table de son oncle lui parut meilleure et ses soirées plus gaies ; il ne se faisait plus prier pour y aller.

— Savez-vous, mon cher oncle, que vous avez fait là une bonne acquisition ! lui dit-il un jour.

— Oui, répondit le pasteur avec un sérieux inaccoutumé qui décontenança le sous-officier, Catherine est belle et vertueuse ; j'espère que le militaire sera avec elle aussi réservé que le neveu. Du moment que cette charmante enfant m'a été confiée, je la considère comme une de mes filles.

Le sergent comprit la leçon, mais n'en tint pas compte, et le sentiment sembla faire de tels progrès que le pasteur crut devoir en parler aussi à Catherine.

Cette douce mercuriale fut reçue par un frais éclat de rire :

— Rassurez-vous, dit-elle, M. Block est fort gentil, sans doute, mais...

— Mais ?... fit le vieillard un peu étonné.